

L'IDÉE DE VÉRITÉIntroduction

Dire la vérité, c'est énoncer ce qui est, ce qu'en principe n'importe qui pourrait constater: "la glace est sur la cheminée", deux et deux font quatre"... La qualité de celui qui dit la vérité est la véracité; elle s'oppose au mensonge, qui consiste à dire, consciemment, ce qu'on sait ne pas être la vérité. La vérité elle-même s'oppose à l'erreur, qui consiste à dire involontairement ce qui n'est pas.

L'action la plus simple a toujours besoin d'être guidée par un discours vrai: " la porte est ouverte, va la fermer". Mais les ~~hommes~~ ^{hommes} ne se posent pas que des questions de la sorte, partielles, techniques. Réfléchissant sur sa condition, sur sa présence sur la terre, tout homme un peu détaché de l'action immédiate se demande: "Que sommes-nous? D'où venons-nous? Où allons-nous?" (titre d'un tableau de *Gauguin*. Les religions répondent à ces vastes questions, mais de façon autoritaire; chacun voudrait une justification personnelle. On cherchera donc, non pas simplement des vérités partielles, valables pour l'action en cours, mais une vérité totale: "d'où vient le monde? Que signifie la présence de l'homme dans le monde? Quel est le sens de la vie? Une demande aussi ambitieuse peut-elle être satisfaite? Pour tenter d'y répondre, on examinera successivement:

- la consistance de l'idée de vérité: est-elle plus qu'une exigence illusoire?
- Les critères de la vérité: à quoi reconnaître qu'on est dans le vrai?
- La nature de la vérité effective, telle qu'elle est établie .
- La possibilité d'une vérité totale

A. CONSISTANCE DE L'IDÉE DE VÉRITÉ.

1) L'idée de vérité relève en général de l'ordre du discours. Dire la vérité, c'est dire ce qui existe, ce qui s'impose à tous. Cependant, on dira par exemple: "*cet objet est du vrai or, ce tableau est un vrai Van Gogh*" mais là, il faut faire la distinction entre la vérité (*veritas*), qui s'applique au discours, et le vrai (*verum*) qui se rapporte plutôt aux objets sur lesquels peut porter le jugement. .

2) dans le discours, la vérité est de l'ordre du jugement. Quand je dis: "*la pendule*", ce qui je dis n'est ni vrai ni faux. La notion de vérité n'intervient que lorsque je dis, par exemple: "*la pendule est sur le bureau*", lorsque donc j'énonce une proposition, qui est la forme verbale d'un jugement. C'est l'introduction du verbe (en particulier le verbe être) qui permet ainsi le passage de la simple émission de sons, même pourvus de sens, au discours vrai ou faux.

3) Mais ce passage est-il légitime? L'idée de vérité est-elle réellement fondée? Dès l'antiquité, le *scepticisme* l'a contesté.(à la base du scepticisme: **Pyrrhon** (365-275) . Pour le sceptique (*skepsis=examen*) nous ne connaissons les choses que par les représentations que nous en avons, et ces représentations sont variables d'un individu à un autre; de plus, pour un même individu, elles changent d'un moment à un autre: depuis **Héraclite** (-545- 480) , la pensée grecque est hantée par l'idée d'un devenir incessant des phénomènes, où rien de fixe ne pourrait se trouver qui donnerait lieu à une affirmation stable: "*tout s'écoule, on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve*" . . A la limite, le mieux serait de se taire. Mais après tout, comme il faut bien vivre, qu'on constate que (pour combien de temps?) des hommes s'accordent sur certaines affirmations, on fera correspondre des apparences d'actions à des apparences d'objets: mais tout n'est qu'apparence, qui à chaque instant risque d'être trompeuse.

Avec le scepticisme, le discours perd toute portée objective, et l'idée de vérité toute consistance: comment faire correspondre la stabilité des mots dans le discours à l'instabilité des choses? Tout effort pour convaincre, pour raisonner afin de découvrir une solution à un problème, sont absurdes: la pensée a besoin de liaisons logiques stables, et il n'y a que des impressions subjectives et sans cesse changeantes. A la limite, nous ne pourrions vivre que d'une vie précaire, quasi végétative.

On fait souvent remarquer que le scepticisme est contradictoire: en disant: "*Il n'y a pas de vérité*" , ne formule-t-il pas lui-même ce qu'il croit être une vérité? De sorte qu'il pécherait par cercle vicieux. Les sceptiques ne diront donc pas : "*je ne sais rien*" , ce qui est un jugement, et d'une certaine façon, tout de même un savoir, mais "*Que sais-je?*" Simple interrogation que **Montaigne** reprend du sceptique **Sextus Empiricus**. Mais même cette interrogation n'est-elle pas un jugement déguisé? A moins de ne pas parler, ou de prononcer seulement des sons

sans aucun sens, le sceptique se contredira dès qu'il essaiera de communiquer ou de prouver ses affirmations.

Pour ses excès mêmes, le scepticisme marque l'importance humaine de l'idée de vérité: si nous nous posons des problèmes, si nous entamons des discussions, c'est que nous estimons qu'il y a possibilité d'un discours qui dise ce qui est, et sur lequel les esprits différents peuvent s'accorder

B. LES CRITÈRES DE LA VÉRITÉ

Qu'est-ce qui me permet d'affirmer qu'une proposition est vraie? C'est que j'y suis en quelque sorte *contraint* par le contenu de cette proposition, immédiatement compris. C'est cela l'**évidence** (de *videre*= voir). L'évidence est l'état intellectuel qui résulte de la vision immédiate de certains contenus de pensée: "*par intuition j'entends la conception d'un esprit pur et attentif, si facile et si distincte qu'aucun doute ne reste sur ce que nous comprenons (Descartes: Règles pour la direction de l'esprit).*"

Cette citation de Descartes met en lumière l'un des caractères de l'évidence: la disparition du doute. Encore faut-il qu'il y ait eu présence antérieure de ce doute. C'est là qu'il convient de dénoncer les *fausses évidences*. Beaucoup de nos croyances nous paraissent aller de soi, uniquement parce qu'elles nous possèdent à ce point qu'il ne nous est jamais venu à l'esprit de les mettre en doute: ce sont les *préjugés*. On a certaines croyances, certaines idées politiques... parce que ce sont celles de notre milieu, qu'elles résultent de notre éducation (ou parce que, en les adoptant, nous pensons nous affranchir d'une éducation contre laquelle nous sommes en révolte; c'est l'influence de la *coutume*. Ou bien nous avons certaines convictions parce qu'elles vont dans le sens de notre affectivité: "*ce que le désir engendre est toujours ce qu'il y a de plus clair*" (Valéry). Contre cela, Descartes demande d'avoir l'esprit "*pur*", c'est-à-dire de s'être débarrassé de tous les préjugés. Il demande aussi d'être "*attentif*", c'est-à-dire de considérer le contenu avec tant d'attention qu'il n'y reste rien d'inaperçu, ni d'obscur. Ceci mène à déterminer les critères *objectifs* de la vérité: la clarté et la distinction des idées ou des propositions. Est *claire* une idée qu'on peut reconnaître facilement parmi les autres; est *distincte* une idée dont on voit toutes les parties composantes. L'idée de *rouge* est claire mais n'est pas distincte. Descartes dit que, dans l'évidence, la conception est *facile* parce qu'aucune obscurité ne vient alors embarrasser l'intelligence

Descartes, dans la *Première Méditation* a poussé si loin l'expérience du doute qu'il est allé jusqu'à l'hypothèse du Grand Trompeur: un être tel qu'il me mettrait dans l'état d'évidence alors que ce ne serait pas justifié; mais pour qu'il me trompe, encore faut-il que je pense; et si je pense, je suis.

Pour **Spinoza**, le vrai s'impose de lui-même: "*nul, ayant une idée vraie, n'ignore que l'idée vraie engendre la plus haute certitude*" (cours, p. 286-287). La certitude, qui est l'absence de doute, est l'état affectif de sécurité que donne l'évidence. "*La vérité, ajoute Spinoza, n'a besoin d'aucun signe*". Descartes, cependant, pour continuer ses raisonnements, estime avoir besoin du critère de la véricité divine.

L'évidence peut venir soit de l'énonciation d'un fait constaté: "*Pierre est présent*"; soit de la conclusion d'une démonstration, comme en mathématiques; il faut alors s'assurer que tous les éléments sont bien évidents. Qu'il y ait démonstration, implique que les idées aient entre elles des liaisons logiques: démontrer, c'est, à partir de principes de base considérés comme évidents, déduire les conséquences qui en découlent conformément aux exigences de la logique. Ces règles avaient d'abord été codifiées par **Aristote**; mais le raisonnement mathématique ne peut être ramené purement et simplement au syllogisme. Le développement des mathématiques a profondément bouleversé la logique

C. NATURE DE LA VÉRITÉ.

1) vérité et réalité

La vérité, c'est la Réalité: Platon.

Le vrai, c'est ce qui *existe*, ce qui demeure, ce qui *doit* être admis par tous. Dès le début de la philosophie, on oppose le vrai à ce qui n'est qu'apparence, devenir, tromperie. La vérité, c'est la réalité qui ne trompe pas: telle est l'Idée platonicienne. (Voir l'allégorie de la caverne: des hommes enfermés dans une caverne, avec un feu allumé derrière eux, voient défiler sur une sorte d'écran placé devant eux les ombres d'objets et d'êtres animés qui passent au dehors,

devant l'ouverture de la caverne; s'ils ont passé toute leur vie dans la caverne, ils croient que ces ombres sont la réalité véritable. Mais, si on les sort de la caverne, alors ils sont d'abord éblouis par la clarté du soleil et ne voient rien; puis ils s'habituent et s'émerveillent de voir les objets tels qu'ils sont réellement, et enfin de voir le Soleil, source de toute connaissance et de toute vie. De même, les hommes qui restent bornés à l'horizon du sensible croient que les objets sensibles sont la véritable réalité; mais si, par la critique du sensible, et l'éveil à la véritable connaissance rationnelle, on les amène à la vie de l'esprit, ils sont conduits à proclamer que la véritable réalité, c'est l'Idée, modèle que les réalités ne font qu'imiter inadéquatement; ces Idées communiquent entre elles par des liaisons logiques, et, en se laissant porter par ces liaisons logiques, on aboutit à l'unité de cette multiplicité intelligible, au Bien d'où tout procède, et qui est au-dessus de l'essence et de l'existence, puisqu'il en est la source

La vérité, c'est l'adéquation du discours à la réalité (adequatio rei et intellectus- = Aristote.

Aristote refuse d'accorder aux Idées une existence séparée du sensible; pour lui, elles sont la *forme* des objets sensibles; ceci sera repris par la scolastique qui définit la vérité comme l'*adequatio rei et intellectus*. Le problème est alors celui de la *vérification* de cette adéquation: si la chose est par définition hors de l'esprit, celui-ci devrait donc en quelque sorte sortir de lui-même pour savoir qu'il est bien dans le vrai! En fait, les scolastiques se fient implicitement à la véracité divine: si j'ai fait une démonstration vraiment en règle, je suis assuré, parce que je crois à la bonté et à la véracité divines, que mon discours correspond bien à la réalité.

Les grands systèmes de la métaphysique dogmatique (Descartes, Spinoza, Malebranche, Leibniz) impliquent tous la croyance en cette portée **ontologique** de la connaissance rationnelle a priori, que l'expérience aide sans doute, mais dont elle n'est pas le fondement. Mais tout va être bouleversé par la naissance de la **science expérimentale**.

2).La vérité éclatée: la vérité scientifique.

Les Anciens et le Moyen Age n'ignoraient certainement pas l'*observation* des faits: leur astronomie était développée, ils accumulaient nombre de faits, s'attachant d'ailleurs souvent plus à ce qui était monstrueux, anormal, qu'à ce qui est habituel. Ils vivaient dans un univers rigoureusement organisé et hiérarchisé: la terre (ronde) au centre; au-dessus, la Lune; le monde terrestre, sub-lunaire, était celui du sensible, de l'impureté, composé, selon Aristote, de quatre éléments: le feu, l'air, la terre, l'eau. Au-dessus de la Lune, c'était le monde de la pureté, composé d'un élément supérieur: l'éther, où régnaient les astres-dieux, animés du mouvement le plus parfait: le mouvement circulaire. La théologie chrétienne s'accommodera vaille que vaille de cette vision, quitte à remplacer la divinité des astres par des *angeli rectores* (Képler). La physique aristotélicienne, plus ou moins adoptée au Moyen Age, était en fait une *schématisation* du monde sensible: les corps lourds tendaient vers leur "lieu naturel": le bas (terre, eau): les corps légers s'élevaient parce qu'ils tendaient vers leur lieu naturel: le haut (feu, air). On constatait les faits, et on en construisait des explications vraisemblables

L'héliocentrisme est le premier coup donné à la vision du monde antique et médiévale. Mais il n'est pas décisif. Les grands métaphysiciens du 17^e siècle refusent la physique aristotélicienne mais gardent l'idée que l'expérience n'a pour rôle que de confirmer des raisonnements *a priori*, ou de permettre de déterminer le choix entre des hypothèses également rationnelles. Mais tout va changer lorsqu'il fut proclamé que *l'expérience est le seul juge de la vérité et de la rationalité des idées et propositions*.

Descartes avait formulé le principe d'inertie, que Galilée avait frôlé. Ce principe permettait d'appliquer les mathématiques à la réalité sensible, ce qui est une tendance fondamentale de la science moderne. Mais, contrairement à Galilée, Descartes n'avait pas vraiment pratiqué la suprématie de l'expérience. Il avait élaboré une physique mécaniste qui rendait compte des faits de manière vraisemblable, mais qui était plutôt une construction a priori à partir des faits qu'une véritable physique expérimentale. Aussi cette physique va-t-elle disparaître devant la physique newtonienne.

En quoi consiste la connaissance expérimentale? Elle consiste à *réaliser des concepts*.

La marche de la méthode expérimentale est : observation, hypothèse, expérimentation. (voir cours p. 300, 301, 302) En fait, le moment essentiel est le passage de l'hypothèse à l'expérimentation. (Voir texte de **Kant**, cours, p. 312). On ne va pas de l'expérience à l'esprit, mais de l'esprit à l'expérience. ("la raison ne voit que ce qu'elle produit d'elle-même d'après ses propres plans"). La raison fabrique des concepts qu'elle met en relation et elle s'efforce de les réaliser le mieux possible en en faisant des choses, qu'elle soumet à l'expérience effective. Ainsi expérimenta-t-on en chimie sur des corps qui sont *les plus purs possibles*, et

cette pureté n'est pas donnée immédiatement: il faut la fabriquer. Remarquons que, même dans l'observation simple, *il n'y a pas de fait pur* (voir cours, p. 300) D'être parlé, il résulte nécessairement que tout fait est interprété, puisqu'il est identifié, situé, daté: il suppose donc des connaissances antérieures, les coordonnées du temps et de l'espace. L'expérimentation consiste d'abord à remplacer cette interprétation inconsciente et n'obéissant qu'à des codes du langage commun par une interprétation consciente et faite à partir des connaissances scientifiques. Tout résultat d'une expérimentation apparaît ainsi comme une *réponse* à des questions qui n'ont de sens que dans un état donné de la science.

La "science" ancienne cherchait plutôt la "cause", c'est-à-dire l'élément producteur d'un fait; par exemple, si les corps se déplacent spontanément, c'est qu'ils rejoignent leur "lieu naturel". Comme la notion de "production" n'est pas claire, la science moderne remplace la notion de cause par celle de loi, qui a aussi l'avantage de pouvoir être mise sous la forme d'une relation mathématique (ex: loi de la chute des corps, loi d'Ohm...) On a dit que la loi exprime le "comment" des phénomènes, voulant dire par là qu'elle énonce le phénomène qui est capable d'en amener un autre à l'existence; mais qu'elle ne dit pas le "pourquoi", c'est-à-dire ce qui amène cette transformation. Les savants *positivistes*, suivant les préceptes d'Auguste Comte, se satisfont de cette situation, et refusent toute recherche du *pourquoi*, qui, impliquant nécessairement une spéculation sur la nature profonde des choses, se lancerait dans l'invérifiable. Pourtant, les théories scientifiques se sont multipliées, car elles ont d'une part l'avantage de servir de support à de nombreuses lois, et, d'autre part, elles ont montré leur grande aptitude à fournir des hypothèses qui, en permettant de nombreuses expérimentations, amènent des découvertes qui d'ailleurs, éventuellement, réfutent la théorie qui les a permises. Des exemples: la théorie atomique rend raison des combinaisons chimiques (transferts d'électrons) .La tentative de décider entre la théorie ondulatoire et la théorie corpusculaire de la lumière aboutit à l'expérience de Fresnel, qui semble donner raison à la théorie ondulatoire (formation de franges d'interférences),mais le phénomène photo-électrique ramène la théorie corpusculaire; d'où la théorie des quanta et la mécanique ondulatoire (voir cours, p.309-310) L'expérience de Michelson et Morley semble aller contre la rotation de la Terre, mais en fait elle reçoit une interprétation satisfaisante dans la théorie de la relativité.

De toute façon, ces théories ne se pensent pas comme révélant la nature des choses: ce sont des schémas, des modèles, dont on change quand ils ne réussissent pas .

3) les vérités

La domination de la vérité scientifique a amené une dispersion de *la* vérité en vérités diverses, et aussi une sorte d'indifférence à l'idée même de vérité.

-En géométrie, les Anciens pensaient que les principes étaient des évidences fondamentales, auxquelles il fallait parfois ajouter des postulats pour que les démonstrations puissent avoir lieu. Mais l'existence de géométries non-euclidiennes montre que la géométrie peut très bien se poursuivre de façon cohérente en l'absence du postulat d'Euclide. On est donc amené à considérer les mathématiques comme des systèmes hypothético-déductifs où les axiomes de base sont posés sans égard à leur évidence intrinsèque, en considération seulement de leur fécondité pour la recherche.

-De même, les physiciens regardent simplement le schéma de l'atome comme un modèle commode, capable de susciter de nouvelles expériences .

-- les réussites éclatantes de la science expérimentale dans le domaine de la matière brute ont amené son transfert dans le domaine de la vie: d'où les théories évolutionnistes; et aussi dans le domaine des sciences humaines. Mais ici, les problèmes se multiplient, car il est quasi-impossible de procéder à des expérimentations en règle, et les réactions des sujets sont souvent imprévisibles.-

-en histoire, il n'est évidemment pas question de rechercher des lois; le problème est d'arriver à transposer le devenir humain en un discours rationnel. Mais il faut pour cela *sélectionner l'important*, et cela est relatif, non seulement aux convictions philosophiques de l'historien, mais aussi à sa position temporelle: tel événement qui, lorsqu'il est vécu, semble d'une importance capitale, se révèle, de par le déroulement ultérieur de l'histoire, comme une simple péripétie (exemple: les fusées de Cuba)

Ainsi "la vérité" est éclatée en de multiples systèmes dont la rationalité réside dans leur organisation formelle. L'idée de vérité absolue semble relever, soit de la chimère, soit de la conviction individuelle.

D. PERMANENCE DE L'IDÉE DE VÉRITÉ.

Comment cependant accepter un tel résultat? "*C'est vivre les yeux fermés, sans jamais chercher à les ouvrir, que de vivre sans philosopher*" disait Descartes. Les hommes chercheront toujours la nature ultime des choses, et le sens de leur vie: ils chercheront donc la vérité de la condition humaine.

On peut en gros classer ainsi les tendances de la philosophie contemporaine:

-le positivisme logique, surtout anglo-saxon, est essentiellement une philosophie du langage. Il fait la chasse à tous les mots qui, dans le langage, n'ont pas, selon lui, de *sens*, c'est-à-dire ne peuvent renvoyer à une expérience précise et univocalisable (c'est-à-dire qui pourrait, en droit, être faite par n'importe qui) D'où un rejet total de ce qui rappelle la métaphysique. Les expériences individuelles peuvent être convaincantes pour les individus qui les vivent, elles n'ont aucune place dans la science. D'où la formule lapidaire de Wittgenstein: "*ce qu'on ne peut parler, il faut le taire*".

-la philosophie d'inspiration kantienne. Kant enregistre les succès de la science, mais il refuse de faire du fait d'expérience une sorte de maître absolu devant lequel l'esprit ne pourrait que s'incliner. Il montre (on l'a vu, voir texte p.312), que l'expérience scientifique est construite par l'esprit connaissant. D'où la théorie kantienne de la connaissance: l'esprit reçoit un *donné* qu'il élabore en lui imposant ses propres catégories. Il en résulte *le caractère relatif de la vérité scientifique*: celle-ci ne dit pas la réalité telle qu'elle est en soi, mais telle qu'elle est élaborée par l'esprit qui se l'assimile; D'où l'impossibilité de la métaphysique théorique, qui prétend connaître l'Absolu (c'est-à-dire ce qui ne dépend que de soi, ce qui n'est relatif à rien: *ab-solutum*) Cependant, selon Kant, la tendance à la métaphysique est invincible; c'est que nous cherchons toujours à *totaliser* ce dont nous ne pouvons avoir que des connaissances parcellaires; ainsi constituons-nous ces ensembles que sont le Monde (ensemble des phénomènes physiques, ensemble dont nous ne pouvons bien entendu avoir l'expérience); l'Âme (ensemble des phénomènes psychologiques) et Dieu (ensemble et raison à la fois de tout ce qui existe) Kant appelle ces ensembles des Idées, par opposition aux concepts, qui président à la constitution de notre "expérience" telle qu'elle nous apparaît dans le temps Ces Idées n'ont aucune réalité théorique, mais elles peuvent servir de guides à la connaissance: "tout se passe comme si." Par ailleurs, le fait que l'homme ne soit pas un simple objet de connaissance, mais le sujet de la connaissance fait que je ne puis me traiter moi-même, ni traiter les autres hommes, comme de simples objets. Il y a une contrainte absolue, qui est l'impératif moral lui-même, qui m'oblige à me conduire de façon à respecter en chaque homme ce qui le met au-dessus des simples objets de l'expérience. Mais pour que cet impératif moral ait un sens, encore faut-il que les hommes soient libres: quel sens cela aurait-il de commander à un homme de faire ce qu'il serait déterminé à faire ou à ne pas faire? La loi morale implique donc la croyance en la liberté. Mais, si la loi morale commandait sans aucune chance d'être accomplie, ou si ceux qui la prenaient au sérieux subissaient le même sort que ceux qui s'en moquent, comment pourrait-elle être autre chose qu'une illusion? D'où la croyance à l'immortalité de l'âme, qui permet un progrès indéfini vers la perfection de la moralité; et la croyance en un Dieu auteur du monde, et capable de proportionner le bonheur à la valeur morale de l'individu. Kant ainsi accomplit le programme qu'il s'était tracé: *dévaloriser le savoir pour laisser une place à la croyance*". Mais il ne s'agit pas, en tant que croyances, de simples opinions individuelles. Elles sont les corrélatifs de l'impératif moral, qui est nécessairement présent en tout homme

Par ailleurs, il est sans doute difficile d'accepter telle quelle la théorie de la connaissance de Kant. Car la science moderne est très différente de la science newtonienne sur laquelle Kant a réfléchi. Plutôt que de rapporter la science à l'activité synthétique de l'esprit, on comprend mieux sans doute l'évolution scientifique par une *dialectique interne de la connaissance scientifique: la progression d'une théorie amène sa mise en question qui aboutit à une théorie nouvelle* (voir le cours, p.310-312)

-la philosophie d'inspiration hégélienne: on contestera à la science l'exclusivité de la vérité. En effet, l'attitude scientifique expérimentale n'est qu'une des attitudes de l'homme devant la réalité; elle abstrait, elle sélectionne. Penser philosophiquement, c'est penser la réalité dans son ensemble et dans son devenir. Dans son devenir: chaque époque de l'histoire se développe conformément à l'exigence propre qui la caractérise, et finit ainsi par se détruire pour passer à une autre époque. Dans son ensemble: la totalité est faite d'étages qui sont autant d'étapes de l'esprit vers son épanouissement. L'hégélianisme apparaît ainsi comme une récapitulation par l'esprit de son histoire, et comme la pensée de sa réalisation finale. Le problème qu'il pose est

celui de la possibilité de cette récapitulation: pour qu'elle soit vraie, il faudrait que le point de vue à partir duquel elle est faite soit absolu, et l'achèvement définitif- ce qui n'est pas prouvé.

-La philosophie d'inspiration phénoménologique met également en cause le caractère privilégié de la science expérimentale dans la conquête de la vérité. L'attitude scientifique consiste à dominer la réalité pour en faire le champ de l'action technique humaine, à lui imposer donc des cadres qui permettent de la réduire à un objet de connaissance et à un moyen d'action. Ainsi, la connaissance scientifique *voile* la réalité. L'entreprise phénoménologique consiste d'abord dans le *dévoilement* de la réalité; ainsi, **Heidegger** retrouve-t-il le sens grec du mot "vérité", qui se dit "alêtheia", c'est-à-dire: non-voilement (lêthê=voilement) . Ce dévoilement est possible, car, une fois écartée l'attitude scientifique, l'homme se révèle comme *ouverture à l'être* . A partir de cette ouverture, la phénoménologie entreprend de décrire la manière dont l'être se révèle à travers l'homme. La phénoménologie ainsi abonde en aperçus concrets sur les façons dont le monde signifie à travers l'homme. Le risque est évidemment d'ériger en révélations ontologiques de simples vécus individuels.

Kantisme, hégélianisme, phénoménologie, montrent bien que les hommes ne peuvent se satisfaire de vérités multiples, partielles, et qui d'ailleurs se présentent elles-mêmes comme valables seulement à un certain niveau de connaissance expérimentale. L'homme est à la recherche de la vérité philosophique, c'est-à-dire d'une vérité totale. Que cette vérité se présente comme une tâche à assumer, tâche qui ne sera jamais terminée, et non comme un acquis définitif, ne peut être considéré comme une infériorité: c'est un appel à la responsabilité, à l'effort de pensée de chacun.